ESSAI

N° 107.

SUR

LE CATARRHE CHRONIQUE UTÉRIN;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 14 juin 1832, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;

PAR M.-J. MARSOLAN, de Maubec,

Département de Tarn-et-Garonne.

Sans une détermination précise de la maladie, il n'y a jamais qu'incertitude et versatilité dans la méthode de traitement. PINEL.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n°. 13.

1832.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. ORFILA, Doyen.	MM.
Anatomie	CRUVEILHIER.
Physiologie	BÉRARD.
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN.
Histoire naturelle médicale	RICHARD.
Pharmacologie	DEYEUX.
Hygiène	DES GENETTES.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN, *Examinateur.* / JULES CLOQUET.
Pathologie médicale	DUMÉEIL, *Suppléant.* / ANDRAL.
Pathologie et thérapeutique générale	BROUSSAIS.
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	MOREAU, *Examinateur.*
Clinique médicale	FOUQUIER, *Examinateur.* / BOUILLAUD, *Président.* / CHOMEL.
Clinique chirurgicale	BOYER. / DUBOIS. / DUPUYTREN. / ROUX.
Clinique d'accouchemens	

Professeurs honoraires.

MM. DE JUSSIEU, LALLEMENT.

Agrégés en exercice.

MM.	MM.
Baudelocque.	Gerdy.
Bayle.	Gibert.
Blandin.	Hatin.
Bouvier.	Lisfranc.
Briquet.	Martin-Solon.
Brongniart.	Piorry.
Cottereau, *Examinateur.*	Rochoux.
Devergie, *Examinateur.*	Sandras.
Dubled, *Suppléant.*	Trousseau.
Dubois.	Velpeau.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE,

MON MEILLEUR AMI.

Mon très-cher père, je vous dédie ce tribut académique comme un témoignage de ma reconnaissance sans bornes pour les sacrifices que vous vous êtes imposés pour moi jusqu'à ce jour.

A MA MÈRE CHÉRIE

ET

A TOUTE MA FAMILLE.

Tribut d'amitié sincère.

M.-J. MARSOLAN.

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/essaisurlecatarr0004vari

ESSAI

SUR

LE CATARRHE CHRONIQUE UTÉRIN.

1°. L'ANALOGIE de cette maladie avec quelques-unes de celles qui affectent les membranes muqueuses du reste de l'économie nous porterait à penser qu'elle exista de tous les temps, si les écrits des auteurs les plus recommandables de toutes les époques ne levaient d'ailleurs tous les doutes à cet égard; tous, en effet, depuis *Hippocrate* jusqu'à nos jours, ont généralement fait mention de cette affection, quoique sous des noms différens, mais en rapport avec les connaissances anatomiques et physiologiques de leur époque; ainsi les uns, privés du flambeau de l'anatomie et de la pathologie, ne considérant que les symptômes extérieurs les plus saillans, tels que l'écoulement et ses variétés de couleur, de consistance, etc., ont pris ces symptômes pour type de leur dénomination; d'autres, dépourvus de notions physiologiques exactes, sans vouloir pour cela rester en arrière d'explications, ont été poussés à l'invention de théories plus ou moins hypothétiques; et, parmi ces derniers, les uns, assimilant le corps humain à une machine hydraulique obéissant d'une manière passive aux lois qui régissent le reste des corps de la nature, n'ont vu en lui

que foyers ou réservoirs de bile, de pituite et d'humeurs diverses, ayant leur siége dans le cerveau, la moelle épinière, le foie, l'estomac, etc., et dont les nerfs, les vaisseaux, les membranes même, étaient les conduits jusqu'à l'utérus, émonctoire naturel de toutes ces impuretés. Les autres pensant que l'utérus était un réservoir digérant les matériaux propres à sa nutrition, l'écoulement, symptôme prédominant, n'était, d'après eux, que le résidu d'une mauvaise digestion de cet organe. Il est évident que des dénominations basées sur des théories si éloignées de la vérité ne pouvaient offrir qu'un sens toujours insignifiant. Telles furent les opinions des plus anciens médecins sur la nature et le siége de cette maladie; et si quelques-uns, tels que *Avicenne*, *F. Hoffmann*, s'approchèrent de la vérité, en désignant les vaisseaux sécréteurs de la menstruation comme le siége de cet écoulement, *Dégraaff* et *Hornius*, après eux, et plus tard, *Séverin* et *Pineau*, ayant, dans leurs recherches anatomiques, découvert les glandes muqueuses et leurs orifices ouverts et béans dans l'intérieur des parties génitales, s'approchèrent bien plus de la vérité encore, en considérant cet écoulement comme une sécrétion anormale de ces glandes; car si les travaux pathologiques de *Morgagni* et de quelques auteurs, avant lui, nous apprennent que toute la surface des parties affectées peut être le siége de cet écoulement, il n'en est pas moins vrai que la majeure partie en est fournie par les cryptes muqueux; ils ont mis hors de doute aussi que le vagin, le col, plus rarement le corps, et plus rarement encore les trompes de l'utérus, peuvent être ensemble ou séparément le siége de la maladie, qui quelquefois peut s'étendre au canal de l'urètre.

Mais il était réservé à *Pinel*, et plus tard à *Bichat*, par leurs travaux sur les maladies, l'organisation et les fonctions des membranes muqueuses, de fixer d'une manière invariable le point de la science qui nous occupe; et c'est par la méditation de leurs ouvrages que quelques auteurs, en considérant l'analogie de cette maladie, l'ont désignée sous le nom de *catarrhe utérin*, nom qu'on donne encore à l'inflammation de quelques membranes muqueuses.

2°. *Causes.* Il est peu de circonstances dans lesquelles la femme peut se trouver dans la vie, que les auteurs n'aient considérées comme capables de produire le catarrhe utérin ; et comme la nature de ce travail ne nous permet pas d'entrer sur ce point dans tous les détails sur lesquels ils se sont quelquefois étendus trop complaisamment, nous passerons en revue le plus brièvement possible les causes les plus communes, et par conséquent les plus connues, laissant au jugement du lecteur le discernement de leur action plus ou moins immédiate sur l'économie. Quelles que soient ces causes ou leur manière d'agir, elles ont le plus souvent pour effet de produire sur les organes de la reproduction une irritation plus ou moins vive, quelquefois même très-aiguë, laquelle ayant, dans ce dernier cas, parcouru ses premières périodes, par suite de la mauvaise direction, l'insuffisance ou le manque absolu de traitement, l'écoulement, symptôme prédominant de cette forme, comme dans l'état chronique, cet écoulement, dis-je, disparaît quelque temps, reparaît plus tard, et après avoir suivi cette alternative pendant quelques jours, se continue enfin à l'état chronique, ainsi que l'irritation qui l'entretient. Si d'aiguë qu'elle était cette maladie passe ainsi souvent à l'état chronique, elle peut aussi débuter souvent sous cette dernière forme, soit que les causes n'agissent pas d'une manière aussi énergique, mais d'une manière plus soutenue, quelquefois même par intermittence, soit que l'état de la malade offre une prédisposition à l'invasion de la maladie sous cette forme. D'après ces considérations, il est rationnel de ranger au nombre des causes du catarrhe chronique utérin toutes celles qui peuvent produire la même maladie sous une forme aiguë.

Si tous les âges sont sujets à cette maladie, elle est cependant beaucoup moins fréquente dans l'enfance et la vieillesse que chez l'adulte, chez qui, à cette période de la vie, les organes de la reproduction, jouissant de la plénitude de leurs fonctions, sont soumis à une infinité de causes, la plupart agissant d'une manière directe, auxquelles sont étrangers les autres âges. On a considéré de tous temps certains états

particuliers de la constitution comme causes plus ou moins prochaines de catarrhe utérin; telles sont les constitutions dites *lymphatiques*, *scorbutiques*, *cachectiques*, etc., et tout état de débilité en général, que, par manque ou vice de nutrition, les femmes apportent en naissant ou acquièrent dans la suite; circonstances dans lesquelles l'utérus participant à cette débilité, ou devenant un point où se concentrent ce que les auteurs appellent *les forces vitales*, cet organe est dans un état de surexcitation permanente. Mais cet état général de débilité peut aussi n'être qu'un effet de la maladie, loin d'en être la cause; en serait-il autrement, que cet état de la constitution ne peut jamais être qu'une prédisposition que les enfans peuvent apporter en naissant, indépendamment de la participation de leurs parens, puisqu'il en naît dans cet état de parens qui y sont étrangers, et *vice versâ*. Ce serait donc à tort que chez de tels enfans on l'appellerait *héréditaire* lorsque la maladie se déclarerait quelques jours après leur naissance; il ne serait pas plus rationnel de lui donner constamment ce nom si elle existait déjà avant la naissance, car s'il est prouvé que dans le sein de leur mère les enfans sont sujets à une infinité de maladies qui peuvent atteindre durant la vie extra-utérine, qui empêcherait de mettre de ce nombre celle dont nous parlons? Ainsi, soit que la constitution de l'enfant se trouve dans cette condition que nous appelons *prédisposante*, et que la maladie se soit déclarée chez lui avant ou après la naissance, soit que cette maladie existe seule dans l'une ou l'autre de ces conditions, on ne pourra pas toujours raisonnablement l'appeler *héréditaire :* mais il en serait bien autrement si, par l'inspection des parens, cette maladie était reconnue de nature syphilitique; alors, en effet, il serait évident qu'elle se serait transmise directement et par contagion, et pourrait à juste titre être nommée *héréditaire*, soit que l'enfant l'eût contractée dans le sein de la mère, au passage, ou par allaitement, car il n'y aurait alors qu'une différence de temps.

La disparition d'un grand nombre de maladies peut avoir pour effet le développement de l'inflammation chronique de la muqueuse

des organes génitaux ; et parmi celles dont la cessation intempestive produit un tel effet, on doit ranger en première ligne les affections diverses du système cutané, telles que la rétrocession de la gale, de la teigne, des dartres, de la transpiration générale ou partielle des pieds, des mains, des aisselles : la disparition d'un exutoire, tel qu'un cautère, vésicatoire, séton ; celle de la diarrhée, des vomissemens habituels, et de la suppuration de quelques plaies, ont très-souvent le même effet. Il en est de même de la cessation subite des maladies des membranes muqueuses en général, surtout des coryzas, des angines, des catarrhes pulmonaires, etc. Il peut se faire aussi que, par une action dérivative sur les parties que nous venons d'énumérer, la maladie existant primitivement dans les parties génitales soit la cause de la cessation de ces maladies, ce dont il est important de tenir compte dans la pratique. Il a été depuis long-temps observé que l'irrégularité de la menstruation produisait le catarrhe utérin ; il en est de même des mauvaises digestions.

La grande sympathie du cerveau sur les organes de la génération a été de tous les temps l'explication la plus généralement reçue, lorsqu'on a cherché à se rendre compte du développement de l'affection qui nous occupe, à la suite des affections morales. Quoi qu'il en soit de la manière dont la nature procède à ce phénomène, il n'en est pas moins incontestable que les profonds chagrins qui minent la constitution, l'hypochondrie et un grand nombre d'affections morales, ont souvent ce triste résultat ; on cite même des cas où la maladie se serait déclarée d'une manière presque subite, à la suite d'une profonde sensation de crainte, de douleur, etc. Les bains trop souvent répétés sont aussi une cause de cette affection.

C'est à la vie sédentaire, lorsque surtout à cette cause s'en joignent d'autres, telles que les excès en tout genre, comme les jeux, les veilles prolongées, la danse et une infinité de plaisirs analogues, qu'une grande partie des femmes des grandes villes sont redevables de leurs flueurs blanches. Les chaufferettes, le café au lait, les emménagogues, les purgatifs, les épices, et une foule d'objets de la même es-

pèce, peuvent aussi influer plus ou moins directement sur la production de cette maladie.

L'habitation des lieux bas et humides a de tout temps été considérée comme une des circonstances les plus favorables au développement de cette affection, et c'est sans doute à cette cause qu'est due la grande fréquence des flueurs blanches dont sont affectées les femmes de la basse Normandie, de la Hollande et d'une partie de la Belgique, pays bas et marécageux, dont le froid et l'humidité constituent la température la plus ordinaire; c'est aux mêmes causes qu'on doit attribuer la fréquence de cette maladie dans les grandes villes, surtout dans les rues basses et humides, peu ou point accessibles aux rayons solaires, où la malpropreté se joint aux privations de toute espèce, inséparables de la misère, assez commune aux habitans de ces lieux; les saisons et les climats qui auront du rapport avec les conditions que nous venons de passer en revue auront les mêmes effets. Après avoir passé en revue un certain nombre de causes, dont la plupart agissent d'une manière assez indirecte, nous passons à celles dont l'action est moins problématique, vu qu'elles agissent presque toujours directement, et qu'on peut en quelque sorte en calculer les effets d'avance : dans ce nombre nous rangerons les corps étrangers, qui, soit d'une manière constante ou passagère, irritent les parties avec lesquelles ils sont mis en contact, tels que les coups directs, les chutes, l'introduction forcée ou trop souvent répétée d'un corps dans le vagin, dans l'utérus, à travers son col, les attouchemens, les froissemens brusques ou réitérés, le séjour d'un pessaire dans le vagin, le séjour de vers dans ces parties (observé quelquefois), d'un fœtus putréfié dans la cavité de l'utérus, ou de quelques parties du placenta, des membranes ou des caillots de sang après l'accouchement. L'avortement ou l'expulsion prématurée du produit de la conception à travers les parties génitales, qui y produit des désordres plus ou moins graves; l'accouchement surtout laborieux, durant lequel le médecin est obligé d'exécuter sur la mère ou l'enfant des manœuvres qui ont souvent pour effet de meurtrir, de froisser, de contondre ces parties,

sont des causes fréquentes de leur inflammation, lorsque surtout ces manœuvres ne sont pas exercées méthodiquement. Une cause assez fréquente de cette dégoûtante maladie existe aussi dans l'habitude trop générale, surtout dans les grandes villes, de confier après leur naissance les enfans à des mains étrangères, et de n'accomplir ainsi qu'à moitié le vœu de la nature, souvent si salutaire à l'enfant et à la mère; alors en effet, privé de la dérivation naturelle que trouve dans l'allaitement la tendance de l'utérus à s'enflammer, fait, par des affections dont il devient bien souvent le siége, payer bien cher aux mères imprudentes la privation volontaire d'un de leurs devoirs les plus sacrés.

Cette maladie a été observée quelquefois en France et dans les pays étrangers sous une forme épidémique, sans que les causes en aient été mieux connues en général que celles de la plupart des autres épidémies.

3°. *Symptômes.* Les symptômes propres au catarrhe utérin chronique, quelles qu'en soient les causes, sont locaux ou généraux; les premiers consistent dans les douleurs diverses ressenties aux parties mêmes, au bas-ventre, aux aines, aux lombes, et dans l'écoulement qui se fait par la vulve, avec ses variétés de couleur, de consistance, etc. Les seconds consistent dans l'état général plus ou moins détérioré de la constitution, que cet état soit un effet ou la cause même de la maladie; lorsque cette affection existe depuis quelque temps, qu'elle ait succédé à un état aigu, et qu'elle ait suivi dès le début une forme chronique, l'écoulement qui se fait aux parties génitales n'est pas plus constant sous le rapport de sa couleur, qui tantôt est presque nulle, jaunâtre ou jaune verdâtre, quelquefois blanche, jaunâtre ou brunâtre, que sous le rapport de sa consistance, qui, tantôt séreuse, muqueuse, albumineuse comme du blanc d'œuf à demi concrété, ou sous l'aspect de petits flocons blanchâtres demi-transparens, est quelquefois d'un aspect purulent; mais dans ce dernier cas c'est ordinairement d'une autre cause que de la maladie

simple qui nous occupe qu'il tire son origine; son odeur, qui ne diffère guère quelquefois de celle qu'offre le suintement naturel de ces parties, peut être d'une fétidité plus ou moins grande par son séjour prolongé dans les parties qui le sécrètent; mais quelquefois aussi cette odeur, par sa fétidité particulière, décèle une dégénérescence des parties affectées. Je ne pense pas qu'on ait été à même de constater sa saveur; sa nature chimique n'est pas mieux connue; l'abondance et la durée de cet écoulement n'offrent d'ailleurs rien de fixe.

Les douleurs, qui quelquefois sont nulles, peuvent aussi exister, quoique d'une manière peu prononcée; elles consistent le plus souvent en un prurit plus ou moins incommode, et une ardeur ou cuisson en urinant, quelques pesanteurs ou douleurs sourdes aux lombes, aux aines ou au bas-ventre; ces symptômes se montrent souvent par intervalles, et semblent diminuer de fréquence et d'intensité par l'ancienneté de la maladie, ainsi que les tiraillemens d'estomac, qui s'y joignent quelquefois, lorsque du moins celle-ci demeure à l'état de simplicité, et que l'écoulement n'est pas trop abondant; cette inflammation peut aussi, par intervalles, passer de l'état chronique à l'état aigu, et reprendre bientôt après sa première forme. Telle est la marche la plus simple de cette affection, qui n'offre, dans ce cas, presque pas de gêne pour les malades; mais lorsqu'elle succède à une constitution délabrée, ou que ce mauvais état de la constitution est l'effet de la gravité des symptômes locaux, l'on voit peu à peu les parties génitales se relâcher, l'atonie et la mollesse des muqueuses augmenter, et devenir le siége d'un écoulement excessivement abondant, le corps de l'utérus descendre dans le fond du bassin, quelquefois même jusqu'au devant des grandes lèvres, son col mollasse et blafard, boursoufflé, se relâcher, son ouverture devenir alors entr'ouverte. A ces symptômes se joignent les douleurs ou pesanteurs de ces parties, quelquefois très-prononcées; souvent la femme a la sensation d'un corps froid et lourd au bas-ventre, éprouve dans l'estomac des tiraillemens très-incommodes; ses digestions se

font mal, et elle est forcée de vomir au moindre excès d'alimens introduits dans l'estomac, ses extrémités sont souvent froides, quelquefois constamment, la susceptibilité au froid extérieur est très-grande, même en été, l'appétit se perd, elle devient nonchalante, se fatigue par le moindre exercice, éprouve des palpitations, des vertiges, des syncopes, même fréquentes, la maigreur augmente chez elle sensiblement, la peau se décolore, les chairs sont flasques, la face quelquefois bouffie, luisante, l'haleine fétide. Ces symptômes généraux sont toujours en rapport avec les symptômes locaux; lorsque ceux-ci sont simples et légers, l'appétit de la femme, loin de diminuer, est quelquefois augmenté; les désirs vénériens même; les menstrues coulent souvent avec plus d'abondance et régulièrement. Mais lorsque la maladie est arrivée à ce degré de gravité que nous avons signalé plus haut, tout est dégoût et indifférence pour la malade; ses facultés faiblissent sensiblement, elle devient impropre à la reproduction, soit par son indifférence ou par le dégoût qu'inspire son approche; la seule satisfaction qu'elle puisse éprouver alors existe dans une abnégation physique et morale complète, état misérable de marasme et de consomption, qui peut se terminer par la mort; entre ces deux extrêmes, la maladie présente une infinité de nuances dans sa gravité, même dans sa marche, qui est ordinairement assez irrégulière.

4°. *Diagnostic.* Il est non-seulement de la plus haute importance de différencier le catarrhe utérin de quelques maladies en petit nombre avec lesquelles il offre quelque ressemblance par ses symptômes les plus saillans, mais il est nécessaire aussi de s'enquérir des causes qui peuvent produire cette maladie, soit que ces causes existent encore, soit qu'elles aient disparu depuis long-temps. Au nombre des affections qui peuvent simuler le catarrhe utérin, l'on rencontre souvent des abcès dans l'intérieur des parties génitales, dont l'écoulement qui se fait par la vulve en a imposé quelquefois à des praticiens, même

distingués ; la plupart du temps, cependant, il est facile de reconnaître ces abcès par la nature de l'écoulement, qui est purulent, et dont l'odeur fétide est d'ordinaire différente de celle qu'il présente lorsque la maladie tient à une autre cause ; et si à ce symptôme on joint la marche antérieure de la maladie, le toucher, quelquefois la vue, tous les doutes seront bientôt levés. L'écoulement qui se fait souvent à la suite d'un ulcère, ou d'une dégénérescence des parois du vagin, du col ou du corps de l'utérus, pourrait aussi en imposer pour un catarrhe utérin ; mais alors la couleur brunâtre ou mêlée de sang, et son odeur, sont caractéristiques ; le col ou la partie affectée présente au toucher et à la vue (lorsque ces parties sont accessibles à ces modes d'exploration) une dureté, une tuméfaction et des ulcérations plus ou moins étendues, signes auxquels viennent se joindre souvent des douleurs lancinantes profondes, et l'état cancéreux général de la malade. Si, dans les cas que nous venons de passer en revue, il est facile de porter un diagnostic certain, il n'en est pas toujours de même lorsque la maladie tient à une cause syphilitique ; alors, en effet, mêmes symptômes, même marche, et rien, si ce n'est l'investigation des causes, ne peut en faire découvrir l'origine ; et souvent même alors les malades se refusant à éclairer les doutes que l'on pourrait avoir, ou niant même la possibilité de l'infection, mettent le médecin dans la nécessité de recourir à quelque subterfuge pour parvenir à son but. En ne dépassant pas toutefois la prudence qui doit présider à de pareilles recherches, on s'attachera, par l'inspection des parties, ou par les questions adressées aux malades, à connaître la cause de cette maladie ; car on verra plus tard combien le diagnostic éclaire la marche à suivre dans le traitement. Une tumeur polypeuse serait-elle la cause d'un écoulement par la vulve, le toucher et la vue la feraient bientôt reconnaître.

5°. *Prognostic.* Le prognostic est loin d'être le même dans tous les cas de cette maladie ; il diffère, en effet, suivant l'âge du sujet, l'ancienneté

de l'affection, ses ravages plus ou moins grands, ses complications; il diffère aussi suivant les causes. Toutes choses égales d'ailleurs, cette maladie est plus grave chez les vieilles femmes que chez les adultes et les jeunes filles; chez les premières, en effet, chez qui elle survient quelque temps avant ou après la cessation définitive de la menstruation, cette affection semble remplacer cette fonction, et il serait dangereux, quelquefois impossible, de la faire disparaître. Chez l'adulte, sa gravité est moindre que dans le cas précédent; alors, en effet, elle disparaît le plus souvent et sans danger, en ajoutant plus de chose à la soustraction ordinairement facile des causes qui l'ont produite. Chez les jeunes filles cette affection offre moins de danger encore; chez elles, la disparition a lieu ordinairement à la puberté, au mariage ou à la première grossesse, ou par un régime hygiénique quelquefois fort simple. L'ancienneté de cette affection est toujours une circonstance qui en aggrave le prognostic, lorsque surtout elle existe chez les vieilles femmes; la cure en est d'autant plus difficile et dangereuse qu'elle a, par son ancienneté, accoutumé l'économie à son action; et plus, dans ce cas, l'âge de la malade est avancé, moins elle offre de chances de guérison naturelle ou provoquée par l'art. Cette gravité dans le prognostic augmentera encore lorsque, joignant à son ancienneté une action débilitante sur la constitution de la malade, cette maladie aura provoqué un relâchement des muqueuses, une chute de l'utérus, et des désordres locaux ou généraux plus ou moins grands; les complications diverses, telles que polypes, ulcères squirrheux, cancers, en augmenteront aussi la gravité en proportion de l'état avancé de ces affections, qui malheureusement conduisent le plus souvent la malade au tombeau, lorsque leurs progrès ou leur position les rendent inaccessibles aux moyens chirurgicaux employés contre elles. Le cas sera grave lorsque le vice de la constitution sera la cause de cette affection, et cette gravité augmentera en proportion des circonstances sus-énumérées. La nature syphilitique n'en augmenterait pas de beaucoup la gravité, lorsque cette infection n'au-

rait pas exercé de grands ravages sur le reste de l'économie. Enfin le prognostic en serait dans tous les cas moins grave lorsqu'il serait possible, sans danger pour la malade, d'éloigner les causes, que si celles-ci étaient inconnues, ou par toute raison quelconque ne pouvaient ou ne devaient être éloignées.

6°. *Traitement.* Le traitement de cette maladie repose sur la détermination précise des causes, des effets plus ou moins graves, des complications, et de la position des malades. A l'état de simplicité, existe-t-elle depuis peu, le seul éloignement des causes suffit souvent pour en déterminer la guérison. Tels sont les cas où ces causes agissent d'une manière constante et mécanique, et ceux où cette irritation tient à la suppression d'un exutoire ou d'une autre maladie; leur réapparition, en effet, en amène ordinairement la cure. Tient-elle à une cause syphilitique, un traitement général suffit souvent aussi; il en serait de même dans le cas où cette maladie aurait puisé sa source dans l'état scrophuleux ou tout autre vice de la constitution réputé comme cause prédisposante; alors, en effet, un traitement hygiénique, consistant dans le changement de lieux, de climat, de nourriture, d'habitudes, joint aux toniques, aux amers, et à tous les moyens propres à améliorer l'état général de la constitution, serait l'indication la plus rationnelle, surtout chez les jeunes filles. Mais des moyens si simples ne suffisent pas toujours : que la maladie soit peu avancée, ou surtout qu'existant depuis long-temps et poursuivant son cours elle ait produit des désordres graves sur la constitution de la malade ou sur les parties affectées, on doit dans ces cas, employer, séparément ou concurremment avec un traitement général, un traitement local dont l'emploi doit suivre des modifications aussi variées que la maladie. Existe-t-il un léger degré d'irritation locale, on mettra en usage un traitement antiphlogistique, consistant en injections émollientes, bains, etc., et l'on évitera avec soin de porter trop loin cette médication, crainte de provoquer le relâchement des par-

ties. Mais si déjà ce relâchement existait, les agens toniques, astringens, tels que l'infusion d'absynthe, de rue, de sauge, de sulfate de zinc, d'acétate de plomb, en injections; les dérivatifs sur la peau par des vésicatoires aux cuisses, sur le canal intestinal par les purgatifs et les toniques, tels que les baumes de copahu, du Pérou, le sang-de-dragon, le poivre cubèbe, les sudorifiques et les diurétiques sont les moyens le plus souvent suivis de succès. On soumettra en outre la malade, durant ces médications, à un régime qui sera proportionné et approprié à l'état avancé de la maladie, à sa gravité et aux causes qui l'ont produite. Il faudra le moins possible laisser invétérer l'affection, varier souvent les remèdes, de peur d'accoutumer l'économie à leur action, et continuer le traitement quelque temps après la disparition de la maladie. Si les moyens que nous venons de passer en revue sont ceux dont l'emploi est le plus généralement suivi de succès, il n'est malheureusement pas permis d'y avoir toujours recours; telles sont les circonstances où le médecin doit se borner à pallier le mal, comme lorsque, la maladie existant chez une vieille femme, cette affection semblerait suppléer à la menstruation, et dont la guérison, d'ailleurs très-difficile, ne pourrait se faire sans danger pour l'intégrité des organes renfermés dans les cavités splanchniques; la même prudence devrait guider le médecin, lorsque, succédant à une affection plus grave qu'elle-même, sa guérison pourrait rappeler l'ancienne maladie, et mettre par là la vie de la malade en danger. On devra, chez les jeunes filles, en attendant la puberté, le mariage ou une première grossesse, s'en tenir à ces moyens, à moins d'indications plus pressantes. Si cette maladie existait chez une femme enceinte ou durant ses règles, on s'abstiendrait momentanément de tout moyen capable de troubler ces fonctions naturelles. Les complications de polypes, les dégénérescences diverses qui peuvent, dans quelques cas, être un effet de la maladie, réclament des soins qu'il n'est pas de notre sujet d'indiquer ici.

7°. Dans les cas assez rares de mort par suite de cette maladie, l'aspect

général présente toujours ce degré de maigreur, de décoloration et de mollesse des tissus, dont nous avons parlé ; les parties génitales sont également blafardes, relâchées, offrant quelques taches noirâtres ; le volume de l'utérus est souvent augmenté ; sa muqueuse, ainsi que celle du vagin, épaissie, ramollie. Le col est ouvert, ses lèvres relâchées, tuméfiées, ramollies ; les glandes muqueuses sont augmentées de volume, leurs orifices entr'ouverts ; on rencontre quelquefois une ou plusieurs de ces lésions avec les désorganisations dont nous avons déjà fait mention.

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Cùm morbus in vigore fuerit, tunc vel tenuissimo victu uti necesse est. *Sect.* 1, *aph.* 8.

II.

Tabes maximè fit ætatibus ab anno octo decimo usque ad quintum trigesimum. *Sect.* 5, *aph.* 9.

III.

Frigida, velut nix, glacies, pectori inimica, tusses movent, sanguinis eruptiones ac catarrhos inducunt. *Ibid.*, *aph.* 24.

IV.

Fluxui muliebri convulsio et animi deliquium superveniat, malum. *Ibid.*, *aph.* 56.

V.

Mulieri, menstruis deficientibus, è naribus sanguinem fluere, bonum. *Ibid.*, *aph.* 33.

VI.

In morbis acutis extremarum partium frigus, malum. *Sect.* 7, *aph.* 1.